

Petite préface pour un grand livre

Le verglas comme un miroir.

Le verglas dans la baie de Somme où Paul ne parvient plus à maîtriser son véhicule.

Le verglas dans les Dolomites où Carla perd subitement le contrôle de sa grosse voiture.

Le verglas comme un miroir.

Le même jour, à la même heure, Paul et Carla dérapent, glissent inexorablement et passent à travers ce miroir.

Corinne Javelaud a imaginé le climat étrange qui va désormais régner autour de ses deux héros.

Et, ici, on est loin du pays des merveilles de la petite Alice de Lewis Carroll !

Pourtant !

Pourtant, il y a du merveilleux dans ce récit mené à petits coups de plume romantique. Il y a le doigt du destin, le *fatum*.

Deux voitures se sont catapultées à mille kilomètres l'une de l'autre et deux vies vont maintenant s'entrechoquer.

À Venise.

Deux vies meurtries dans une ville aussi féerique qu'inquiétante.

Edgar Allan Poe aurait aimé cette histoire extraordinaire que j'ai dévorée d'une haleine tant elle est inattendue, bouleversée et bouleversante.

Toutes les passions, tous les tourments, tous les fantasmes d'un homme et de deux femmes sont mis à nu sur un fond de méandres de canaux.

La cité des Doges, la ville aux masques, n'a aucun secret pour Corinne Javelaud. Je crois savoir qu'elle a souvent mis ses pas menus dans la lagune, dans ceux de Goldoni, de Musset, de George Sand, de Byron et des autres. Et le résultat est là, son *Venise aux deux visages* se lit comme un texte mystérieux, parfois comme un policier à la façon de Patricia Highsmith ; comme une *Éducation sentimentale*, aussi, et peut-être même comme un roman initiatique.

En tout cas, comme un grand livre.

Michel de Decker

Lauréat de l'Académie française
et du prix du Cercle Interallié

Le verglas

Le soleil, comme un hymne trompeur, avait commencé le dégel, réanimant les saules et les peupliers de la baie de Somme.

C'était un trajet habituel pour le conducteur et ses deux passagères qui circulaient en direction d'Amiens à bord d'un véhicule familial.

Au-delà des routes côtoyées d'étangs et des prairies d'élevage, l'esprit de Paul vagabondait, le portant au silence. Ce matin-là d'ailleurs, cette distraction le fit passer outre son ordinaire vigilant.

Craignant un retard à un rendez-vous dont dépendait l'avenir de son entreprise, il appuya sur l'accélérateur presque inconsciemment, sans songer au piège que pourrait occasionner le verglas. Et il se matérialisa sous la forme d'un virage plus ombragé.

Marie, assise à ses côtés, jusque-là concentrée sur sa lecture, lève les yeux vers la route. Son regard se brise sur les nombreuses plaques verglacées nouvellement apparues dans l'opacité de la route forestière.

Paul freine, mais la maîtrise du véhicule lui échappe en une fraction de seconde. Le vide s’empare de lui, son cœur bat la chamade.

Déjà, le dérapage s’amorce sur la chaussée en face, tout droit sur un semi-remorque en pleine course. Incapable d’éviter le télescopage, le chauffeur routier, du haut de sa cabine, assiste à ce déroutage.

Dans la voiture, Marie se met à hurler.

À l’arrière, sa fille Lise, ensommeillée, est la seule à ne pas voir le drame approcher. Paul, impuissant, s’enlise dans l’effroi.

Tout s’accélère.

Le véhicule vient percuter de plein fouet le rideau coulissant du camion, façonnant un amas de tôles.

La violence du choc est telle que le routier met quelques instants avant de quitter sa cabine. Abasourdi, il descend finalement pour constater les dégâts. Son sang se glace à la vue de cette carcasse fumante emprisonnant des corps. Le magma de la mort...

Les mugissements des sirènes s’enchaînèrent, annonçant les ambulances et véhicules de secours. Aussitôt, les balisages du périmètre et les gestes de sang-froid s’organisèrent. Entre regards affolés et corps suppliants, l’urgence appelait vers l’hôpital le plus proche.

À la même période, dans les Dolomites, sur une route sinueuse, une jeune femme nommée Carla

Vespacci, au volant d'un tout-terrain, redoublait de prudence. Elle n'était pas sans connaître les dangers du parcours sur cette route de Bolzano qu'elle avait fréquemment empruntée.

Elle venait de fêter ses vingt-deux ans et se destinait à la carrière de guide officielle de la ville de Venise, sa ville natale, qu'elle devait regagner le soir même. Rien ne pressait Carla et sa passagère, qui n'était autre que sa mère. Elles venaient de goûter aux plaisirs de la randonnée en montagne. Madame Vespacci, exténuée, s'éprit des brumes montagneuses sur le soleil couchant qui lui fit l'effet d'une berceuse. Le froid s'intensifia, transformant l'humidité en gel, et le jeune conducteur écervelé qui arriva en sens inverse n'en sembla guère conscient.

Déconcentré par sa conversation téléphonique, il fut surpris et aveuglé par les phares du véhicule de Carla au détour d'une route moins fréquentée. Cette dernière ne peut alors rien envisager pour éviter que ce chauffard ne vienne percuter son véhicule. Dans la panique soudaine, elle lâche le volant, se rétracte vers le siège passager en protégeant son visage. Un monstre de violence s'abat sans mot, une vague criminelle faucheuse de destins.

Trop tard, trop fort, les tôles se froissent à deux doigts du précipice voisin, laissant les corps inanimés errer dans l'antichambre de la mort.

E finito signore

(C'EST TERMINÉ, MONSIEUR)

Gianni, le gondolier, escortait Paul lors de sa première promenade dans la cité lagunaire. Il activait la nage avec application, telle une pâtissière travaillant la mousse à génoise, délicatement et sans faiblir. Souple, la gondole, goutte sanguine filant sur la veine, perpétuait l'identique tracé. Expert des eaux calmes des canaux, Gianni ouvrait la voie, vareuse blanche, ruban rouge du canotier immobile, inclus dans une scène de Canaletto, ne pouvant associer à sa vue image plus juste.

Paul, bien calé, se laissait porter par une sorte de lenteur qu'il tentait d'apprivoiser depuis son arrivée en Vénétie.

Une vie entière venait de se défaire, et il ne lui restait plus que ce lieu immaculé, silencieux et méconnu pour symboliser un présent supportable, une légende stérile, un musée dont le sens évoquait une fiction, une vierge de lagune, née, tout comme lui, de cet instant.

Déjà, une orientation semblable à celle de la cité, conçue par la providence, lui faisait refléter un passé porté par la grâce qu'ils avaient pu connaître l'un et l'autre.

C'est en songeant qu'il pourrait trouver un peu de réconfort que l'homme, natif du nord de la France, avait fait le voyage.

Quelques mois auparavant, les intempéries hivernales sur un axe routier de Picardie avaient profondément modifié le cours de son existence. Sa femme et sa fille avaient péri dans un terrible accident de voiture, tandis qu'il s'en était sorti indemne, sans même une égratignure.

Seul, la vie le laissait seul, à l'âge de cinquante et un ans.

La Picardie, à présent, lui parlait trop de ces vies ensevelies pour envisager d'y prolonger ses jours. Impossible de résider davantage dans cette maison vide. Trop de fières cathédrales élancées, associées à la protection, à la chaleur d'un foyer offraient un voisinage improbable. L'urgence de la situation lui soufflait d'aborder une rive nouvelle. Son médecin, le docteur Sabian, avait expliqué qu'il fallait « se reconstruire » dans un lieu vierge de tout souvenir, qui ne produirait aucune résurgence du passé ; en d'autres termes, il lui fallait faire son deuil.

Au gré des eaux de la Sérénissime, personne ne le connaissait ; il traverserait ces instants pour occuper ses jours, les associerait à des images dont l'évocation ne représentait rien d'intime.

Son gondolier chantait tout bas une sérénade vénitienne, et Paul se laissait porter par la musicalité des paroles en dialecte dont il ignorait le sens.

Combien de temps cette pierre léchée par la lagune accepterait-elle de relever le défi des eaux ? Les palais affichaient une soumission immobile, et l'idée fit en lui son chemin.

Des villes ainsi dotées ne pouvaient qu'engendrer la fibre artistique. Qui pouvait prétendre le contraire ? Certainement pas son guide qui poursuivait son chant aérien, *Catalina*, convaincu de son élan, celui qui donnait la foi.

Dès lors, la principale occupation de Paul consistait à tromper la douleur contenue dans chaque souvenir, chaque empreinte des vingt années de son mariage, une manière de préserver l'instinct de survie qui existe en chaque homme.

Il s'efforçait d'admirer les alliances si justes des palais, posait un regard désordonné sur les arcades décorées, détaillait froidement les jonctions tout en s'efforçant de ne rien interpréter. Il se surprit à aimer le passage des nuages moutonneux dans le bleu intense du ciel. Oui, il fut certain d'avoir vécu un moment de ravissement et se sentit plus fort.

— *E finito signore !*

L'homme lui signalait que la promenade prenait fin.

— *Altro giro !* murmura Paul, fâché à l'idée de rompre l'apaisement procuré par la balade. Un autre tour !

Le gondolier s'exécuta, redonnant de la vitesse à l'embarcation. Paul savait qu'il s'affranchissait doucement vers un état de transition que seule cette distance de la France lui permettait. En marge de sa vie, les eaux plaisantes du Grand Canal l'exilaient au fil de ses esquisses fascinantes.

À l'œil nu, la proportion des alentours flirtait dans l'irréalité ! Gianni jouait du maniement de la nage en contournant au millimètre près un angle saillant, saluant d'un ciao fruité un collègue accompagné de ses clients.

Le regard de Paul s'attarda sur ce couple d'amoureux, bercé par le balancement de la gondole, réconciliant une légèreté à jamais perdue pour lui. Il aspirait à se fondre dans le décor, façon caméléon. La force des secrets de la Sérénissime le gagnait peu à peu.

Noir laqué, délicatement fleurie, la gondole sur son passage semblait survoler les eaux du canal, peut-être de la même façon qu'il aurait pu le vivre vingt ans plus tôt avec Marie.

Ce passé appartenait à un brouillard fantastique. Ce Paul n'existait plus. Le déplacement à Venise tentait la voie de la renaissance, portée par l'écume furieuse du désespoir.

Les derniers jours au Crotoy, particulièrement éprouvants en raison des conséquences du drame, l'avaient amené à sonder l'attitude du voisinage à son égard. Empathie et politesse avaient finalement laissé place à la gêne que sa présence générait chez ses pairs

lorsque le hasard les mettait face à face. Était-ce la peur d'une maladresse qui rendait ses voisins si distants ?

Le drame le laissait en marge de toute une vie. Il était devenu l'étranger, celui qui puisait un unique réconfort auprès de ses amis Max et Ginette, propriétaires de la brasserie Les Amis picards, du Crotoy, en baie de Somme où il résidait.

Plus d'un soir, Max, après l'avoir écouté en servant des bières derrière son comptoir, avait eu la parole réconfortante ou le silence qu'il fallait. Son ami avait été le premier à considérer que s'exiler quelque temps était un moyen de prendre le recul nécessaire.

Tant de surprises l'attendaient dans chacun des viscères de la cité des Doges, symbole de glorieuses étapes fièrement notifiées. Tout prêtait à croire aux effleurements successifs du temps sur les grands palais. Aucun hasard de fortune, la fécondation de l'éclectique, l'innovation de l'enchantement dans le romantisme le plus absolu. Pourtant, pour exister sous cet aspect, ses artistes avaient œuvré en marge, portant à la tête les choix architecturaux les plus ambitieux. Paul, tout en devinant les tempêtes que la cité avait dû essayer à travers les siècles, aimait ce qu'elle représentait. Peut-être que cette conception faisait écho avec lui-même et que sa visite l'enrichissait de quelques leçons ?

Sous l'aile bienveillante de Gianni, une curieuse impression s'immisçait au fil des ramifications de pierres et d'eau qu'il n'en finissait plus de découvrir.

Depuis la gondole, la vue devenait étourdissante, soutenue par tant de reliefs aux pleins et déliés conjointement réunis. Parfois, le plongé sur le décolleté furtif d'un palais révélait un tableau Renaissance, un lustre à pampilles ou coupelles de cristal, ou bien un miroir vénitien en verre biseauté, savamment exposé.

Gianni ne sembla pas surpris d'initier le troisième tour en compagnie de son client. Il n'était, certes, pas le premier à se prendre au jeu.

— D'où venez-vous, monsieur ?

— Je suis de Picardie !

Paul avait jusqu'alors un peu voyagé en Italie, en Toscane où il avait parfait la maîtrise de la langue, après s'être pris d'affection pour *La Divine Comédie*, ainsi qu'en Romagne, dont il avait fort apprécié les vins. Suivant cette logique, il s'imaginait souvent à tort que les étrangers possédaient forcément quelques notions de géographie française.

— D'où ? insista Gianni en tendant l'oreille.

Cette fois, Paul formula une réponse plus explicative, lui-même surpris de ses toutes premières paroles depuis son arrivée à Venise, car, mis à part le nom de son hôtel donné au chauffeur de bateau-taxi à l'aéroport, pas un son n'était encore sorti de ses lèvres.

Gianni parut l'écouter avec plaisir.

Son regard ne déviait pas, et Paul y fut sensible, même si, de tout temps, la réputation du gondolier avait voulu qu'il fût le confident des déplacements des nobles vénitiens. Il ne faisait que perpétuer une tradi-

tion, probablement enseignée par ses pères, puisque l'on « était » gondolier de père en fils.

Son vis-à-vis avec l'homme à la vareuse blanche, son attitude aimable donnèrent à Paul l'envie de prolonger la conversation.

— C'est donc vrai que votre cité évoque une toile d'araignée ?

— *Eco !* De si petites îles reliées entre elles, et à peu près toutes les constructions... je serais bien en peine de vous évoquer celle-ci plutôt que telle autre tant leur signification établit une véritable communication avec les siècles passés.

— Je comprends...

— Oh ! je ne crois pas... Ne vous fiez pas aux apparences... Prenez les palais, par exemple... dit Gianni en se grattant le crâne. Même un spécialiste est confronté à l'interrogation : gothique fleuri, baroque vénitien, façades classiques, dessins palladiens. Ah ! *signore !* Quel labeur !

Paul esquissa un sourire entendu.

— Surtout... ajouta Gianni, l'œil suppliant, en faisant un geste suprême... Voyez les vierges de Bellini...

— Je suivrai votre conseil !

— Pour cela, il vous faut aller au musée de l'Académie.

— Je dispose de longues journées d'oisiveté, je trouverai bien un moment pour m'y rendre, déclara Paul tandis que Gianni le débarquait.

Il ne s'attendait pas à être saisi si vivement par le souvenir d'une toile de Turner sur la Piazzetta. La vision miragineuse des marbres roses aux prises avec la tempête l'enveloppa aussitôt, à moins que ce ne fût son goût pour la peinture anglaise qui reprenait ses droits.